

# LIVRES

## HISTOIRE

Sophie Bessis

**L'Occident et les autres.**

**Histoire d'une suprématie**

La Découverte, 2001.

340 p., 135 F

➤ Sophie Bessis, historienne, journaliste, responsable d'une ONG d'aide au développement, dresse un saisissant tableau historique, économique et géopolitique des relations de l'Occident avec le reste de la planète. Ce faisant, elle ne se contente pas d'observer la période coloniale, "temps fort" du mépris et du complexe de supériorité européen ; elle va chercher d'autres exemples de cette attitude à d'autres moments de l'histoire de l'humanité, avec par exemple la *limpieza de sangre* (la pureté du sang) de l'Espagne d'après la *Reconquista*, ou la bonne conscience américaine face au génocide des Indiens. L'auteur analyse à la fois le regard des Européens et des Nord-Américains sur "les Autres" et l'attitude économique et politique découlant directement de ce regard, depuis la traite négrière jusqu'aux "éléphants blancs", ces projets pharaoniques entrepris – en particulier en Afrique subsaharienne – au nom d'un mode de déve-

loppement né en Europe et plaqué artificiellement sur les réalités économiques "des" Suds. Sophie Bessis ne se contente pas d'analyser l'attitude, les faits et les discours des élites, des États ou des pouvoirs qui, depuis cinq siècles, président à l'expansion et à la domination outre-mer de l'Occident ; elle n'oublie pas les marges, les contre-pouvoirs, ni même les idolâtres de la différence, et constate que presque tous ne voient les Suds qu'avec les lunettes déformantes de leurs préjugés, y compris lorsqu'ils sont "favorables". Par exemple, les tiers-mondistes postcoloniaux, habités par la mauvaise conscience et guidés par un manichéisme sans discernement, font des leaders politiques des Suds, y compris les moins démocrates d'entre eux, les nouveaux messies révolutionnaires de la planète.

Dans un second temps, l'auteur examine les réactions de ces Suds divers face à la suffisance occidentale. Les grands principes humanistes de l'Occident étant régulièrement bafoués au nom de ses intérêts "bien compris", le dépit et la déconvenue qui en résul-

tent parmi les populations peuvent aller jusqu'au rejet de tout modernisme, qu'il soit sociétal (l'égalité entre hommes et femmes...) ou politique (la démocratie et les droits de l'homme...). Un rejet qui passe ici par la quête d'un passé mythique (les Afrocentristes), là par la défense d'une identité pétrifiée (le plus souvent religieuse, les analyses concernant l'islamisme sont ici très éclairantes), ailleurs par l'établissement d'un pouvoir autoritaire (l'asiatisme), partout par le refus de tout ce qui ressemble à des discours hypocrites, à des voies obligées, imposées par les grandes puissances.

Sophie Bessis pressent pourtant quelques évolutions qui pourraient être décisives. Aujourd-



d'hui, la mondialisation est rejetée parmi les populations occidentales les plus fragilisées car, pour la première fois, la globalisation en marche depuis 1492 fait des victimes jusque dans les sociétés développées. Auparavant, en effet, les classes populaires européennes et nord-américaines profitaient de l'exploitation de la planète par les États dont ils dépendaient. Pour ne prendre qu'un seul exemple, le peu de vigueur anti-colonialiste des partis communistes des puissances coloniales ne s'explique pas autrement. Mais la grande misère, "apanage" des Suds, gagne désormais les centres-villes et les banlieues dégradées du Nord. Il y a désormais du Sud dans le Nord, au sens figuré et au sens propre puisque les migrants africains et asiatiques qui gagnent l'Europe et l'Amérique du Nord sont souvent les premières victimes des processus d'exclusions à l'œuvre à l'échelle de toute la planète. Enfin, l'auteur voit tout de même poindre quelques évolutions positives au Sud, où l'on parvient parfois à se débarrasser des complexes d'infériorité nés de la colonisation, à tourner le dos au mimétisme postcolonial. Les Suds seront-ils capables, après cinq siècles de domination sans partage de l'Europe et de ses prolongements outre-Atlantique, de promouvoir une forme de développement qui ne serait

pas la copie de ce qui s'est fait au Nord, de réinventer un universalisme qui serait vraiment... universel ?

Voici donc un essai qui arrive à son heure, en ce début de siècle où l'on pense généralement que, finalement, le Sud a le développement qu'il mérite. Car si l'Occident n'est pas responsable de tous les maux qui sévissent dans ce que l'on n'appelle plus le tiers-monde, il l'est quand même en partie. Pourtant, que l'on ne s'y trompe pas, on ne trouvera nulle complaisance dans ce livre à l'égard des régimes ou des sociétés des Suds. Mais Sophie Bessis ne fait pas pour autant partie de ces tiers-mondistes repentis qui ont troqué leur culpabilité mortifère pour un cynisme et une indifférence à toute épreuve. ✱

*Philippe Dewitte*

Jean de la Guérevière

**Les fous d'Afrique. Histoire d'une passion française**

Seuil. "L'histoire immédiate". 2001. 379 p.. 135 F

Lucie Cousturier

**Des inconnus chez moi**

**Préface de René Maran. présentation par Roger Little**  
L'Harmattan.

"Autrement mêmes".

2001. 234 p.. 130 F

➤ Dans *Les fous d'Afrique*, Jean de la Guérevière, ancien responsable du département

Afrique-Asie au journal Le Monde, revient sur l'étrange mixture de passions, de convictions et de croyances qui, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, habite *certain*s Français à l'égard de l'Afrique et des Africains. Certains Français seulement – on a parfois l'impression que l'auteur pense que tous les habitants de l'Hexagone partagent peu ou prou les sentiments qu'il nous décrit et qui concernent essentiellement les explorateurs, les africanistes, les missionnaires, les administrateurs coloniaux, les militaires et autres coopérants. Chacune de ces hautes figures de "l'Afrique française" fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre dans ce tour d'horizon des passions gallo-nègres, et les rapports amoureux et matrimoniaux y occupent leur place, puisqu'un chapitre est consacré aux "couples domino" et aux maîtresses africaines (les "moussos") des broussards. Au total, la description de cette *furia francese*, faite à la fois de condescendance et de paternalisme, mais aussi de fraternité sincère, voire d'attachement fusionnel, est tout à fait érudite et véritablement passionnante. L'auteur fait le tour de cette relation originale, plutôt moins conflictuelle que celle qui lie, par exemple, les Français et les Maghrébins, mais qui n'exclut pas pour autant les a priori péjoratifs (sur les sauvages et les

non-civilisés par exemple), ni surtout un indécrottable complexe de supériorité.

La réponse africaine à ces jugements de valeur contradictoires n'est pas moins ambivalente. La négritude de Léopold Sédar Senghor traduit la recherche d'une identité propre à l'Afrique noire, ni racisante ni "antifrançaise" mais permettant de marquer l'originalité de l'apport africain à l'humanisme, face à des colonisateurs qui se croient les seuls porteurs d'universalisme. Les tirailleurs dits "sénégalais", quant à eux, furent sans doute les plus enragés des francophiles, malgré les promesses non tenues par la France à leur égard (voir *H&M*, n° 1221, septembre-octobre 1999, dossier "*La dette à l'envers*"). Et ce n'est pas un hasard si les sans-papiers d'aujourd'hui se réfèrent aux sacrifices de leurs pères pour revendiquer plus de "déférence", de gratitude de la part de la France et des Français. Malgré les difficultés de vie bien réelles et les revendications très concrètes de ces immigrés, on pressent que l'on est, là encore, plus ou moins dans le registre freudien du dépit amoureux.

Cependant, il est dommage que le jugement de l'auteur s'obscurcisse quelque peu lorsqu'il nous parle de l'immigration. Le dernier chapitre qui y est consacré fourmille d'appréciations dévalorisantes, d'affirmations

à l'emporte-pièce, comme si l'auteur voulait à son tour apporter sa contribution à une future anthologie des préjugés français à l'encontre des Africains. Aucun stéréotype stigmatisant, aucun cliché n'est oublié, depuis les *tags* "haineux" qui sont la preuve que l'on a affaire à une jeunesse "*naturalisée mais pas assimilée*" (p. 345), jusqu'aux "*travailleurs immigrés [qui] ont surtout l'Assedic pour patron*" (p. 349). Il n'y a en tout cas pas besoin d'être "fou d'Afrique" pour s'élever contre les assertions et les jugements contenus dans le dernier chapitre d'un livre qui nous invite par ailleurs à un fascinant voyage au sein de "l'afrophilie". Ce périple, y compris dans sa dernière étape aux relents d'amours déçus, nous apprend beaucoup sur la manière française de percevoir l'Autre et d'en parler. Le fait "d'aimer les Noirs", ou les Africains, ou n'importe quel

"Autre", ethnique ou groupe humain de toute nature, d'un seul bloc et sans jugement critique, est au cœur du livre de Lucie Cousturier, *Des inconnus chez moi*, publié initialement en 1920. "Folle d'Afrique", l'auteur l'était assurément, elle qui, dans les années vingt, était surnommée "l'amie des Noirs". Cette artiste-peintre a "découvert" les Africains durant la Première Guerre mondiale, avec le cantonnement près de sa maison de régiments de tirailleurs sénégalais. Dès lors, à l'égard des soldats qu'elle va côtoyer quotidiennement, Lucie Cousturier fera preuve d'un maternalisme à toute épreuve, d'un amour immodéré et presque sans nuances (quoi qu'en dise Roger Little dans la présentation de cette réédition).

Mais que l'on ne s'y trompe pas, l'attitude de cette femme constitue un incontestable progrès par rapport au racisme de l'ignorance et de la peur qui, jusqu'en



1914 au moins, constitue l'opinion majoritaire en Europe. Ce témoignage d'époque est ainsi un voyage historique dans l'inconscient collectif français de l'entre-deux-guerres, au moment où les Africains, jusque-là essentiellement perçus comme des "sauvages", vont devenir pour la majorité de la population des "grands enfants", objets d'un paternalisme pesant. Voilà donc un document utile pour qui s'intéresse aux relations franco-africaines et à leur archéologie, une illustration concrète de ce que l'on appelait alors la "négrophilie", née dans les marges artistiques et intellectuelles de la société et qui préfigure en quelque sorte le tiers-mondisme apologétique des années post-indépendantistes. ✱

*Ph. D.*

Xavier de Planhol

**L'Islam et la mer.**

**La mosquée et le matelot.**

**VII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle**

Perrin. 2000. 660 p.. 189 F

➤ Pourquoi les musulmans sont-ils si peu présents sur la mer ? Pourquoi, malgré des tentatives passées, des réussites éphémères, des vocations individuelles, des velléités califales, ont-ils finalement toujours échoué ? Si la chrétienté a triomphé de la mer, l'Islam, lui, n'a pu s'y adapter. Cette phobie du pieux musulman pour les océans a privé l'Islam des

immenses profits tirés des découvertes transatlantiques qui ont constitué, pendant près de trois siècles, le fondement de la fortune européenne. Elle est peut-être même largement responsable du "déclin de l'Islam". Toutes les grandes civilisations ont connu cette crainte de la mer. Mais si la chrétienté ou les États à base continentale, comme la Chine ou la Russie, ont réussi à vaincre cette répulsion, l'Islam n'y est jamais parvenu, malgré des volontés et une prescience de son intérêt qui naissent tôt dans l'histoire de cette civilisation.

Mu'awiya, le futur fondateur de la dynastie omeyyade, alors gouverneur de la Syrie, fait figure en ce domaine de pionnier. Dans un échange de correspondance avec le calife Omar, il tente de convaincre ce dernier de l'intérêt d'attaquer "les îles du Levant". En vain. Malgré le désintérêt notable du Coran pour la mer et la réponse fondatrice du deuxième calife, des vocations maritimes naissent pourtant en terre d'Islam. Vocations sans lendemain, exceptionnelles certes, et d'autant plus remarquables : depuis la victoire en 655 à "la bataille des Mâts", qui ouvre la Méditerranée aux musulmans, ou la "carrière" de Bosr ibn Abi Arta'a, compagnon du Prophète "monté sans doute pour la première fois sur un navire

aux environs de la quarantaine, qui sera le premier amiral des flottes musulmanes à les conduire jusque sous les murs de Byzance, avant de revenir mourir à Médine, presque centenaire, en 705", jusqu'aux réformes de la marine ottomane entreprises par le sultan Selim III à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'Islam aurait pu s'appuyer sur les traditions maritimes persanes ou même arabes. Il n'en a rien été. Pire, il aura fallu six siècles pour que s'éteignent, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup>, les traditions persanes. Idem pour les marins arabes présents dans les mers du sud et dont l'existence a été rapportée par de très rares textes d'Ibn Madjid et de Soleïman Al Mahri. Cette tradition maritime, proprement arabe, a disparu au fil des siècles, au point qu'il y a peu encore, les navigateurs koweïtiens étaient incapables de naviguer depuis l'Afrique jusqu'à l'Inde – ce que faisaient pourtant leurs lointains aïeux au XV<sup>e</sup> siècle, en passant par le large... Comme le montre l'auteur, le cas n'est pas isolé. Parmi les peuples marins qui se sont détournés des horizons du grand large, figurent les Andalous, qui "jusqu'à l'époque des Almohades inclusivement, avaient eu, par exception, un embryon de 'culture maritime'".

Pour Xavier de Planhol, savoir

pourquoi l'Islam a échoué sur mer ne relève pas de l'étude historique mais fondamentale de la géographie humaine, c'est-à-dire de l'étude des représentations. Le phénomène serait culturel : la figure du matelot s'oppose à celle du pieux musulman. L'idéal de l'islam est une vie pieuse et sédentaire, rythmée par des prières quotidiennes et régulières, de préférence dans une ville où les fidèles de Mohammed peuvent se rassembler et prier en commun. Rien à voir avec la vie aventureuse et instable du matelot. L'auteur rappelle que *musulman signifie "soumis à Dieu"*. Entre l'idéal de soumission du fidèle et l'idéal d'affranchissement du marin – "*Homme libre, toujours tu chériras la mer*", rappelle l'ouvrage –, il y a un fossé ouvert au mieux par l'indifférence, au pire par l'hostilité de l'islam à la chose nautique.

Les relations des voyageurs musulmans n'arrangent rien à l'affaire. Là où le chrétien finit par taire les désagréments des voyages en mer, le passager mahométan en rajoute sur l'inconfort et les conséquences peu ragoûtantes des houles marines. Jusqu'au célèbre géographe du X<sup>e</sup> siècle, Moqaddasi qui, avec sérieux, décrète que la mer "*choisissait particulièrement, pour déchaîner son tumulte, la nuit précédant le vendredi,*

*jour sacré des musulmans*".

Voilà qui n'a pas aidé à vaincre les peurs et les fantasmes d'une société où, autre fait d'exception, la culture savante ne s'est pas approprié le savoir technique des quelques marins arabes qui croisaient encore au large des mers du sud quelque six à sept siècles après la révélation. La société des lettrés de Bagdad ou du Caire ne s'est jamais intéressée aux gens de mer. Au contraire, la littérature géographique de la grande époque classique a été envahie par des contes, légendes et autres histoires invraisemblables, de sorte que les géographes musulmans perdent toute connaissance précise de ces régions et des mers lointaines, laissées aux "monstres" et aux traditions populaires.

La société ottomane sut pourtant se doter, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, de la plus puissante flotte du monde. Mais, tout au long de leur histoire, les Turcs se sont appliqués à reconstruire une armada qui, par négligence, tombait régulièrement en pourriture ou qui était détruite par l'ennemi, comme à Lepante en 1571. Il a fallu attendre le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle pour voir les réparations des galères prendre le pas sur les travaux de (re)construction dans les arsenaux. Cette émergence d'une idée de pérennité maritime sera pourtant

bien relative. À la mort de Selim III, ses tentatives de réforme de la flotte ottomane seront vite oubliées, au point que la marine turque ne pourra s'opposer aux Grecs en guerre pour leur indépendance.

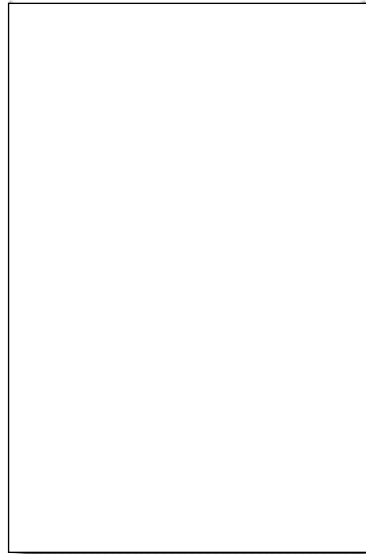
Quid de la course alors, et de ces barbaresques maîtres des flots méditerranéens ? Point d'exception ici encore : Xavier de Planhol montre qu'à Alger ou à Tunis, sur cinq commandants de galères à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup>, quatre sont des renégats ou des fils de renégats ! Décidément, l'Islam et la mer ne font pas bon ménage ! \*

*Mustapha Harzoune*

Houari Touati

**Islam et voyage au Moyen Âge**  
Seuil. 2000. 348 p.. 155 F

➤ Voilà un beau livre. Riche, instructif, ouvrage de spécialiste, certes, mais jamais ennuyeux. Point de jargon inutile pour affaiblir le propos ; quant aux nombreuses notes, elles s'insèrent tout naturellement dans le texte. Elles ne sont pas un étalage de savoir et moins encore un hommage (calculé) rendu aux pairs. Houari Touati réussit le tour de force de rendre accessible à un large public une étude pointue, sans jamais être pris en défaut de facilité intellectuelle. Ancien professeur de l'université d'Oran, spécialiste d'anthropologie historique, aujourd'hui



maître de conférence à l'EHESS, il a publié en 1994 un autre ouvrage de référence, *Entre Dieu et les hommes. Lettrés, saints et sorciers au Maghreb au XVIIe siècle* (éd. EHESS).

Dans cette livraison, Houari Touati s'intéresse à toutes les dimensions du voyage et à sa place centrale dans les débuts de la culture de l'islam, depuis le VIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIII<sup>e</sup>. Et d'abord, il s'agit bien du voyage – celui des lettrés du Moyen Âge musulman, ces “*forcenés du voyage*” – et non des voyages. Il s'agit bien de réfléchir sur son statut dans la culture islamique et non sur les péripéties qu'il pourrait comporter ; sur le voyage en tant que composant essentiel de la religiosité et de l'intellectualité du monde musulman et non comme simple déplacement touristique.

Comme le dit l'auteur en introduction, voyage et savoir for-

ment ici “*un ménage à deux*”. Le voyage n'est pas l'expression d'une volonté en soi, mais s'inscrit dans un horizon intellectuel : acquérir et produire du savoir exige de partir à la rencontre des maîtres, d'aller puiser à la source, chez ceux qui ont conservé ce savoir. Il faut renouer avec l'idée de chaîne de transmission et surtout la maintenir. En Islam, on ne peut se

réclamer d'un maître que si on l'a vu et entendu. Affleure ici, sous-jacente, la croyance que le savoir est fini et que sa perte menace. De sorte qu'il y a urgence, par exemple, à se rendre auprès des Bédouins du désert pour y recueillir la langue arabe dans sa pureté originelle et sauver quelques mots rares. Cette quête couvre la vaste “*demeure de l'islam*”, depuis la frontière avec la Chine et l'Inde jusqu'à l'Andalousie. Espace hétérogène qu'il convient d'unifier en forgeant des cadres religieux, juridiques, linguistiques, etc., de référence : “*Voyages dans l'espace du Même, avec la préoccupation majeure de fabriquer du même*.” Cette quête démarre quelque cinquante ans après l'Hégire et se termine au XIV<sup>e</sup> siècle avec Ibn Battuta dans l'indifférence quasi générale de la société islamique.

Par ce travail, on découvre qu'il n'y a pas de classe de lettrés en Islam avant le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. Entre la mort du Prophète en 632 et l'apparition de cette classe, la culture islamique est essentiellement une culture orale, une culture de la mémoire. Ce milieu, considéré jusque-là comme donné d'avance, est en fait en formation et ne s'institutionnalise qu'à partir du VIII<sup>e</sup> siècle. En brossant une sociologie des agents qui construiront la culture savante de l'islam, Houari Touati montre comment, à partir de socles aussi prestigieux que les héritages antiques, chrétiens et judaïques, l'islam va définir une voie qui lui est spécifique. L'islam du Moyen Âge ne se réduit pas à un *remake*, une simple renaissance de la culture antique, il est véritable création intellectuelle. Non seulement il fait partie des cultures de l'Antiquité tardive, mais il constitue, pour les musulmans comme pour les chrétiens, un patrimoine commun.

Qui sont ces pérégrins fondateurs du savoir islamique, un savoir qui couvre aussi bien le champ de la tradition, de la langue que de l'espace ? Ce sont les traditionnistes qui colligent la tradition prophétique (les *hadith*) ; les philologues ; les géographes qui dressent “*un tableau cohérent de l'empire*

de l'islam, "et aussi, bien entendu, de l'arabité". Ces deux thèmes conditionneront la définition du "domaine de l'islam", la *mamlaka*, cette "idéologie centraliste et unitariste" élaborée au IX<sup>e</sup> siècle. Ce sont aussi les mystiques et leur épreuve solitaire du désert ; ce sont enfin les adeptes du "séjour à la frontière", traditionnistes ou ascètes, qui, par "l'établissement permanent ou temporaire dans les limes", fondaient l'islam non plus en ses centres religieux, politiques ou culturels mais à la marge, "par la confirmation de soi face aux autres".

À la différence de la tradition chrétienne, le rapport entre voyage et écriture du voyage n'est pas, en Islam, un rapport spontané. Il faut attendre le début du XII<sup>e</sup> siècle pour voir émerger un genre littéraire propre au voyage, le *rihla*. Il faut dire que "nos" voyageurs ne cherchent pas leur identité au miroir de l'Autre ou à repousser les frontières de l'œkoumène, ils partent "pour confronter et ajuster soi à ce qu'il doit être". Par-delà les riches expériences spirituelles et intellectuelles individuelles, l'enjeu de ces pérégrinations est la construction d'un "espace dogmatiquement garant de la vérité d'un vivre-ensemble voulu par Dieu".

✻

M. H.

## SOCIOLOGIE

Tassadit Yacine-Titouh

**Chacal ou la ruse des dominés : aux origines du malaise culturel des intellectuels algériens**

La Découverte.

"Textes à l'appui", 2001.

287 p., 165 F

➤ Entre sociologie et ethnologie, Tassadit Yacine-Titouh s'appuie sur une matière rare et rarement exploitée dans des recherches dites scientifiques, la littérature orale. Cette démarche novatrice nous propose une véritable clef de lecture, aidant ainsi à repenser la société kabyle dans sa réalité sociale et dans ses représentations. Au-delà du simple divertissement, les fables sont un instrument didactique dont la fonction est de transmettre un discours sur un monde social très codifié. À l'instar du *Roman de Renart* en Europe, les aventures de Chacal dans l'espace berbère ont donné naissance à toute une mythologie de la ruse et de l'ambivalence.

Dans le *Roman de Chacal*<sup>(1)</sup>, deux niveaux fondent le monde animal : au sommet, Lion (pôle de domination par excellence), à la base, Hérisson et l'âne (le cas limite de la position de dominé), Chacal servant de truchement entre les deux en ce qu'il occupe une posi-

tion intermédiaire. Cette figure révèle des modèles de comportements (ruse, ambiguïté, ambivalence) dans l'univers kabyle comparables à ceux que l'on retrouve dans l'univers de Renart. Tassadit Yacine-Titouh analyse les liens entre mythe et réalité et décrypte la fable à la lumière des rapports aux différents pouvoirs et modes de domination.

Image grossie d'un ensemble plus vaste (Algériens, femmes et anciens colonisés, tous dominés), l'exemple des intellectuels kabyles reflète les pratiques de systèmes où la culture et l'expression de façon générale sont liées au pouvoir. Cette mise en lumière des rapports de domination qui traversent le monde "fabuleux" des animaux permet de mieux comprendre les structures sociales et les représentations d'une société maghrébine marquée par les traumatismes



de la colonisation, source de contradictions subies et/ou voulues. Tout en étant attachés à leur langue d'origine, les membres de cette élite revendiquent également l'usage de la langue française (et de la laïcité), vecteur de promotion sociale. Pour les intellectuels, cette langue est à la fois un instrument de communication, de séduction, de ruse, un masque : *"Elle travestit la réalité en donnant une autre image de société et de la culture décrites."* Du fait qu'ils étaient contraints d'utiliser la langue de l'Autre (du colonisateur), celle-ci est devenue un élément d'identification. C'est, selon l'auteur, cet état de dépendance qui prédispose à inventer une variété de conduites sans cesse adaptées à des contextes sociaux inédits. L'introduction de l'École républicaine en Algérie a été facteur de promotion, mais aussi de distinction et de séparation d'avec le groupe d'origine, dominé et illettré. Malgré une adhésion apparente au système colonial, les élites indigènes n'en demeurent pas moins attachées à leur culture et au système de valeurs qui la fonde. La langue du dominant devient une arme invisible (*"le butin de guerre des Algériens"*, pour Kateb Yacine). Il s'agit de *"dominer d'abord la langue française avant de revenir à sa propre culture"*. Les nationalistes, les berbérophones et les

femmes ont utilisé, dans leurs luttes respectives, le français. La puissance de Chacal et de l'intellectuel dominé ne réside pas dans ses qualités physiques ni dans ses origines sociales, mais dans sa créativité, sa capacité à inventer du sens et de l'action politiques par rapport au pouvoir – soit par l'adhésion explicite, soit par la contestation, ou encore par la domination exercée sur ceux qui sont en position de faiblesse par rapport à lui. Comme Chacal, le statut des élites produites, dominantes en même temps que dominées – le lettré du terroir, l'intellectuel (Boulifa, Brahim Zellal, Mouloud Feraoun), l'écrivain (El Mouhoub-Jean Amerouche) ou le chercheur (Mouloud Mammeri) – est en porte-à-faux entre les deux pôles du pouvoir.

Ce pouvoir théorique, abstrait et qui relève de l'invisible et de l'occulte a servi de modèle d'identification à tous ceux qui, par la force de l'histoire, ont été contraints de recourir à l'exutoire de l'écriture pour exprimer le refoulé. Voilà pourquoi une lecture attentive du livre de Tassadit Yacine-Titouh est des plus instructives quant au mal-être des intellectuels algériens et, plus largement, quant à la littérature des dominés. ❁

Nabila Amghar

1)- Brahim Zellal, Awal-L'Harmattan, Paris, 1999.

## RÉCITS

Toi Derricotte

**Noire, la couleur de ma peau blanche. Un voyage intérieur**

Traduit de l'américain

par Philippe Moreau

Éditions du Félin. 2000.

207 p., 98 F

➤ Toi Derricotte est une Noire à la peau blanche. Professeur de littérature en Pennsylvanie, auteur renommé, aux États-Unis, de plusieurs recueils de poésie, elle a pendant plus de vingt ans tenu un journal intime. Avec une lucidité et une profondeur rares, elle a consigné ses douleurs, ses hontes, ses doutes et ses réflexions sur le racisme de la société américaine, nées de sa singularité par rapport à cette société mais aussi par rapport au reste de la communauté noire.

Toi Derricotte est *"déterminée à ne pas mentir"*. Aucune vérité, aussi insupportable soit-elle pour elle-même, pour ses relations ou ses amis, aussi incompréhensible soit-elle pour sa communauté d'origine, ne résiste à sa détermination : *"J'ai décidé de publier ce texte et d'être maudite, parce que la 'vérité' doit être dite par quelqu'un : le racisme n'est pas là, dehors, quelque part, il est à l'intérieur de nous, de nos familles et de notre communauté."*

La relation à l'Autre est au cœur de ce livre où domine cette



interrogation : comment réduire la distance qui sépare la conscience que l'on a de soi-même des apparences ? Comment faire en sorte que l'image de vous-même que vous renvoie le monde soit conforme à ce que vous pensez être ? Selon que vous ayez l'air de ce que vous êtes ou que vous soyez doté d'une "identité plus incertaine", la distance est variable. Pour Toi Derricote, elle est immense. Le désir de se faire accepter peut, quand l'Autre vous ignore, vous refuse ou vous rejette, conduire à la mise en œuvre de subterfuges psychologiques, d'artifices comportementaux, à la haine ou à la fuite : "Quelquefois, quand je parle avec un Blanc, qui ne sait pas que je suis noire, un sentiment soudain m'envahit [...]. Mon envie de fuir se confond avec mon désir d'échapper à ma 'négritude', à ma race, et je suis remplie de honte et de colère." Avec efficacité, Toi Derricote décortique l'intériorisation de la culpabilité par les victimes elles-mêmes ; le racisme de la société américaine, secrété par une "longue histoire d'exclusion et de haine" ; le pouvoir d'exclure des groupes ethniques dans une Amérique "où toute trace d'amour entre les races est abhorrée" ; la prison des représentations et des préjugés dans laquelle l'écrivain noir est enfermé ; les non-dits

de la vie à deux à l'aune de ce racisme intériorisé ; la part du refoulé dans les relations les plus intimes ; la capacité d'aimer et de vivre ou encore la dépossession de soi. Ainsi, l'idée d'infliger un procès aux dirigeants du club de son quartier qui lui en refusent l'accès parce qu'elle est noire la terrifie : "Je deviendrais folle ou je me suiciderais – comme si ce qu'ils pensaient de moi était plus puissant que ce que je pouvais penser de moi-même. Comme si je pouvais être dévorée par l'idée d'un autre."

Pour Toi Derricote, les choses ne peuvent être simples : "Ma couleur de peau empêche littéralement les choses d'être blanches ou noires." Aussi s'interroge-t-elle quant à la signification ("dans quel camp suis-je ?") et à la portée ("est-ce que mon travail donnerait des arguments aux racistes ?") de ces confessions. Pendant longtemps, elle n'a pu avouer qu'à des Blanches l'opposition profonde qui la minait entre ce qu'elle était et ce qu'elle voulait être, ou le choc qui la frappait lorsqu'elle croisait un Noir dans la rue. "J'avais trop peur de dire ces choses à ceux par qui je voulais le plus être comprise, et aimée." Sa souffrance, sa honte, sa haine de soi, le reniement des siens, jusqu'aux plus proches, aux plus intimes, ne font pas de Toi Derricote une

femme "inhumaine". Il faut avoir connu sa "peur de petite fille noire", comme son amie Toni, pour la comprendre. La condition du Noir américain serait inaccessible aux Blancs car "être noir, c'est être profondément seul".

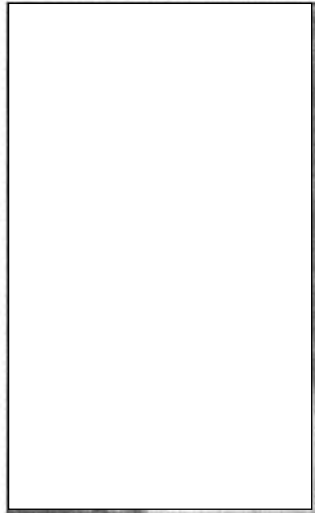
L'incandescence de cette introspection réduit en cendres les apparences et les clichés, les recettes faciles qui n'engagent pas trop, la bonne et vertueuse conscience vite autosatisfaite. "Les écoles avec une majorité d'élèves blancs tentent d'enseigner le concept de la 'famille humaine', en introduisant les photos de personnes noires dans les textes de cours. Mais valoriser l'autre, apprendre que nous sommes tous du même sang, n'est pas une leçon que l'on apprend avec la tête." Il faudra bien plus pour se dégager de "la persistance des conflits intérieurs, du désir, de la honte et de la terreur". Une leçon à méditer, dans une moindre mesure, de ce côté-ci de l'Atlantique. ✱

M. H.

Hassan Daoud  
**Des jours en trop**  
 Traduit de l'arabe (Liban)  
 par Edwige Lambert  
 Sindbad-Actes Sud. 2001.  
 144 p., 99 F

➤ Ce roman constitue une réflexion sur le temps et porte bien son titre. C'est un vieil homme qui raconte des bouts





d'histoires – la sienne et celles de ceux qui l'entourent. Bien sûr, la mort est là, en filigrane. Le vieillard ne l'imagine pas tranquillement, mais il sait que les siens veulent croire qu'il l'attend paisiblement. D'ailleurs, ceux qui l'écoutent, souvent de manière distraite, ne l'autorisent guère à s'écarter d'un propos qui se doit d'être serein, au moins en apparence. Nulle place n'est vraiment accordée à ses gémissements, à ses malaises. Certains de ses enfants et d'autres proches ont disparu, lui reste. Sa présence est presque de trop. Ce rapport à la mort se joue donc d'abord avec les siens, mais dans un rapport décalé au temps. Le vieillard, comme beaucoup d'hommes et de femmes de sa génération, ignore son âge exact et c'est là un prétexte pour dire comment le rapport au temps se traduit différemment selon les gens. Ceux d'aujourd'hui le décomposent, le dissèquent, alors que pour les

anciens, il était en partie impensé. Ce rapport au temps se traduit par un déroulement, celui d'une vie qui se donne à voir par séquences, par épisodes, mais aussi celle de l'histoire du Liban, que l'on entrevoit en arrière-plan.

Les histoires de familles s'entremêlent : les frères s'en veulent jusqu'au bout, les enfants ne sont pas toujours à l'aise avec leur père. Les rapports de couples se compliquent au fil du temps, dont l'empreinte est bien visible ; le vieillissement de l'épouse, qui peine en silence pour continuer à accomplir les tâches qui lui reviennent, attendrit le vieillard. Mais c'est un attendrissement qui ne se traduit pas dans sa voix lorsque, par les ordres qu'il donne, il rappelle malgré tout son statut. Il y a ainsi, tout au long du récit, l'expression d'une résistance, d'un jeu entre présent et passé, et d'un rapport brouillé à la mort. \*

*Abdelhafid Hammouche*

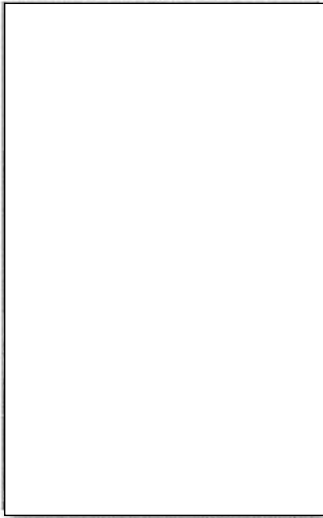
Waciny Laredj  
**Fleurs d'amandier**  
**Traduit de l'arabe (Algérie)**  
 par Catherine Charruau  
 Sindbad-Actes Sud. 2001.  
 200 p. 129 F

➤ L'écriture de Waciny Laredj est dès le départ enchevêtrée, mêlant la description d'un vil-

lage et de ses personnages à des métaphores qui servent à élargir à tout le pays ce qui se passe localement. On entrevoit donc l'Algérie contemporaine, ses douleurs, son *trabendo* (contrebande), son administration inerte. Ce sont des bribes d'une réalité locale, avec ses chantiers, ses ouvriers, mais aussi ses politiques et ses fonctionnaires. La contrebande constitue un arrière-fond, une manière de dire que la transgression ou le contournement des règles sont une constante. La région semble abandonnée, devenant ainsi un reflet de l'impuissance ou de l'inaction gouvernementale. Elle est aussi le reflet des diverses dominations et des soumissions aux puissants officiels et aux truands. Les petites gens participent, à leur corps défendant, à ce qui les écrase quotidiennement. Par le *trabendo* et par toutes sortes d'astuces, ils tentent bien que mal d'échapper à leur sort, de l'améliorer un tant soit peu.

Ce cadre pervers n'empêche pas qu'apparaisse, par à-coups, toute une vie affective faite de murmures, d'attouchements volés et de croisements furtifs. L'amour aussi s'exprime, avec de belles formules mais un peu trop de métaphores, dans ce roman dense qui conjugue destins singuliers et histoire sociale. \*

*A. H.*



François Muratet

**Le pied-rouge**

Le Serpent à plumes. 1999.

261 p., 89 F

➤ Ouvrez *Le Pied rouge*, vous le refermerez la dernière page lue. Pour son premier roman, documenté et inspiré en partie de faits réels, justement récompensé du prix Polar SNCF 2000, François Muratet signe un coup de maître. Le livre baigne dans les remugles de la guerre d'Algérie et dans les souvenirs du gauchisme tendance "mao" des années soixante-dix. Il s'ouvre sur une scène doublement fondatrice. Frédéric, âgé de six ans, surprend une altercation entre son père et un inconnu. Alors qu'il cherche à s'interposer, dans la confusion et la mêlée, il reçoit un coup. À son réveil, il devine que la vie a quitté à jamais le corps qui gît à ses côtés. Scène doublement fondatrice car elle sera le terrible substrat émotionnel sur lequel Frédéric

devra se construire, et le point de départ d'une enquête qu'il mènera, des années plus tard, pour élucider la mort de son père. Entretemps, l'enfant refoule ce souvenir. Le traumatisme le laisse même un temps muet. Il grandit dans l'amnésie partielle, le non-dit et le mensonge entretenus par sa mère remariée. Mais de profondes crises d'angoisse et des accès de violence inexplicables rythmeront toute son existence.

Trente ans plus tard, en vacances à Paimpol avec Nadia, épouse délaissée par son chercheur de mari, Frédéric croise Max, l'ancien dirigeant de l'OCP, un groupuscule maoïste où il a milité. Max est alors un vieux militant qui a derrière lui la guerre d'Algérie, le militantisme des années soixante et soixante-dix, les causes internationales, le soutien aux Palestiniens et tant d'autres actions plus ou moins secrètes, troubles, clandestines. Il est descendu dans le même hôtel que le couple d'amoureux. Comme il ne supporte pas le bruit, il a demandé à son ancien camarade d'échanger leurs chambres respectives. Dans la nuit, Max est sauvagement assassiné.

La police nationale et la presse mènent l'enquête, mais Frédéric veut aussi retrouver l'assassin de Max qui, au temps de l'OCP,

a été son père spirituel. Ses investigations exhument des souvenirs de la guerre d'Algérie, durant laquelle la victime a non seulement déserté, mais aussi choisi de devenir un "pied-rouge" c'est-à-dire de servir dans les rangs du FLN. Elles révèlent surtout que Max était toujours en activité. Frédéric croise les services peu amènes de la DST, ceux, plus compréhensifs, de l'Algérie. Il emprunte des chemins tortueux qui le conduisent au Fis et à un étrange complot pour lequel des islamistes s'acquiescèrent avec une formation d'extrême droite. Les services de Franco et quelques barbouzes interfèrent.

François Muratet, professeur d'histoire en banlieue parisienne, est lui-même un ancien gauchiste. Son récit, où convergent quatre histoires, est parfaitement maîtrisé et jamais le lecteur ne cherche sa route ou ne s'ennuie. L'originalité est de coupler au genre politico-historique, inspiré de faits réels, une convaincante approche psychologique où la personnalité perturbée de l'enquêteur doit démêler un double imbroglio meurtrier. Le tout est matiné d'un soupçon d'exotisme et de spiritualité ; la pratique du kung-fu se prolonge par la mise en place d'une grille de lecture inspirée du jeu de go, dont Frédéric est un amateur éclairé. ✱

M. H.